

La voix assourdie de l'écrivain

Michel Biron

Numéro 83, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2021). La voix assourdie de l'écrivain. *L'Inconvénient*, (83), 65–68.

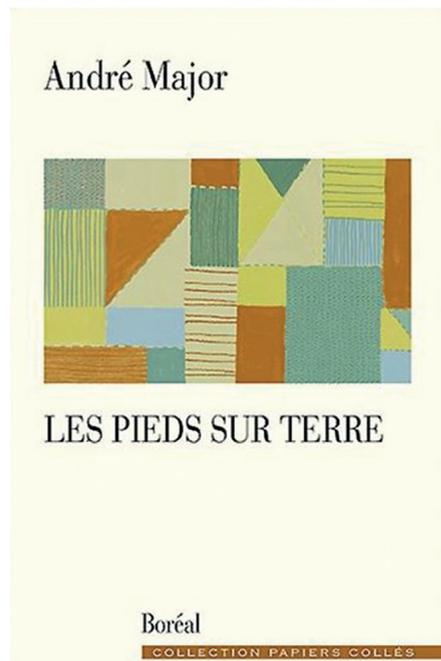
La voix assourdie de l'écrivain

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

André Major parle de ses lecteurs avec beaucoup de gratitude. Au fil des ans, il s'est tissé entre lui et eux une reconnaissance réciproque, non pas au sens de prestige ou d'admiration, mais à la manière d'un compagnonnage rare et d'autant plus précieux. Lui qui a fait partie de nombreux groupes s'est révélé peu à peu comme une sorte d'écrivain à part, un solitaire ou un « déserteur », selon le terme qui définit tant de ses personnages. Les lecteurs intéressés seulement par la cause nationale, ceux qui avaient aimé *Le cabochon* à cause du joul par exemple, ont cessé peu à peu de le lire. Ceux qui attendaient de lui qu'il produise à nouveau de « vrais » romans ont cessé d'attendre. Quant aux jeunes, André Major ne se fait guère d'illusions. Car « qui lit encore pour entendre une voix assourdie comme la mienne ? » se demande-t-il dans *Les pieds sur terre*, le cinquième volume de ses carnets (2004-2007).

Il pose la question avec mélancolie mais sans amertume. Il y a

longtemps qu'il a renoncé à la « vie littéraire », mais le besoin d'être lu malgré tout par quelques-uns ne quitte pas cet ancien réalisateur de radio qui a, pendant une grande partie de sa vie, côtoyé à peu près tout le milieu littéraire québécois. Écrire pour quelques-uns : c'est un besoin très modeste, dégagé de toute ambition, libéré du devoir de surprendre ou d'éblouir, porté par le seul plaisir de noter et de partager de petites choses qui, aujourd'hui peut-être plus qu'au début de sa « carrière », possèdent pour André Major un étrange pouvoir de résonance et préservent une forme de relation au monde, celui des vivants comme celui des morts. Est-il déçu malgré tout ? Peut-être, mais « puisqu'on n'est plus considéré comme un écrivain, on peut enfin ne plus être que soi-même ». Ne plus chercher à plaire, ne plus écrire que selon ses propres dispositions, s'abandonner à ce qu'il appelle sa « dépendance » à l'écriture, à « l'air des mots », à son « vice de "noteur" ». Et ainsi retrouver la vibra-



tion unique de sa voix, sans passer par les ruses ou les mensonges de la séduction romanesque, en se contentant de choses vues et lues.

André Major l'a dit et répété : c'est l'écriture discontinuée des carnets qui constitue sa manière véritable, le cœur de son œuvre. Elle n'aurait pas toutefois le même sens ni la même originalité s'il n'y avait eu, au préalable (et de façon souvent concurrente), l'expérience de la fiction (nouvelles, romans), surtout la trilogie exceptionnelle parue dans les années 1970, intitulée *Histoires de déserteurs*, qui compte parmi les rares romans véritablement réalistes que le Québec ait produits. Le genre du carnet, proche du journal, ne cesse de dialoguer chez lui avec le genre romanesque ; il en constitue à la fois le substitut et le prolongement, son propre « je » devenant peu à peu un personnage au sens fort du terme, non pas au sens de l'autofiction (genre que Major ne supporte pas), mais comme si le « je » se faisait de plus en plus impersonnel, comme s'il avait acquis au fil des ans une consistance autonome, proche de figures comme celle du romancier suisse-allemand Robert Walser, cité en exergue.

La question de la consistance est d'ailleurs explicitement formulée dans *Les pieds sur terre* : « Quand je suis privé trop longtemps de l'écriture ou d'écriture, c'est un sentiment d'inconsistance que j'éprouve – une sorte d'égarement que je

surmonte en faisant n'importe quel travail manuel ou en cuisinant. Quand les mots nous manquent, c'est comme si on mangeait sa soupe sans sel. » Façon de prêter attention au monde, de résister à l'à quoi bon en cherchant à traduire, avec le maximum de précision et sans la moindre affectation, l'effet que produit sur lui le choc de l'extérieur. Il ne faut pas chercher chez cet écrivain les grandes phrases mémorables ou percutantes. La beauté de sa prose tient à la fois à l'exactitude du trait et à une musicalité délicatement travaillée. Cela donne par exemple une phrase comme celle-ci, bien calibrée, rythmée comme une série de quasi-alexandrins : « M'est revenu ce matin le souvenir encore frais de la piste cyclable, mouchetée çà et là de sauterelles et de criquets écrasés, tandis que les fossés et les abords forestiers crépitaient de stridulations. »

Les écrivains les plus simples sont les plus rusés. Sous son aspect lisse et modéré, la phrase d'André Major est en même temps une protestation contre les excès de style. À l'idéalisme facile il oppose un matérialisme exigeant et serein, qui se reflète dans sa prose bien tempérée, loin de toute emphase lyrique dont il ne cesse de déplorer les effets néfastes, en particulier au Québec où on aime s'enthousiasmer. Peu d'œuvres donnent, autant que celle d'André Major, le sentiment d'être aussi maîtrisées, ciselées par le sens de la nuance – comme lorsque le carnetiste distingue subtilement le tiède et le modéré. On peut, affirme-t-il, être modéré sans être tiède : le modéré a des passions, mais les tempère « par pudeur ».

L'écriture obéit ici à une nécessité intérieure. On n'imagine pas l'auteur vivre autrement qu'en écrivant et en lisant au fil des jours, peu importe si cela correspond ou non aux attentes de son époque. La nécessité n'est pas forcément rilkéenne, elle n'a parfois rien d'absolu ou d'éthéré : c'est une nécessité résolument prosaïque, qui passe par une attention constante à ce qui constitue le monde de l'écrivain. Il y a là à la fois une façon de se retirer d'un certain brouhaha médiatique et une façon d'accroître sa présence au monde de l'immédiat. C'est cette présence qui donne à ses carnets leur cohérence et leur force tranquille, de plus en plus remarquable au fur et à

mesure que le projet se poursuit. En dépit du caractère fragmenté ou décousu de ces notes retravaillées et recueillies de façon chronologique, les quelque mille pages de carnets publiées jusqu'ici par André Major produisent paradoxalement une impression de forte continuité, comme si au fond le romancier qu'il a été avait toujours voulu écrire ainsi, aux frontières de la fiction, et au plus près de l'existence.

Une des vertus les plus évidentes de ces carnets, c'est qu'ils constituent un formidable guide de lectures. On connaît les préférences de l'auteur (Tchekhov, Ham-sun, Simenon, Pavese, Gabrielle Roy, Handke, entre autres), tous des prosateurs qui ont en commun un certain réalisme dépouillé et plus ou moins désillusionné. Ses commentaires, toujours concis, ne sont ni ceux de la critique journalistique ni ceux de la critique savante, et je ne suis même pas sûr qu'on puisse tout à fait les ranger dans ce qu'Albert Thibaudet appelait la « troisième voie de la critique », qu'il considérait comme la catégorie supérieure, soit la critique des créateurs. André Major pratique l'art de la *relecture* plus que de la lecture. Il lui arrive souvent de comparer les impressions laissées chez lui par une œuvre à des années de distance, comme il le fait pour *Le guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, relu à quarante ans d'intervalle, ce qui lui permet de parler à la fois du livre et de ses réactions contrastées face à ce dernier. De même pour Maupassant, Conrad, Stevenson, Kafka, Faulkner, Ferron, Germaine Guèvremont et, plus encore peut-être, pour les écrivains dont il relit les journaux et les carnets, comme Gide, Mansfield, Montherlant, Mauriac, Morand, Gracq, Canetti, Cioran, Gombrowicz, etc. La relecture met moins l'accent sur l'œuvre en tant que telle et davantage sur la relation que l'écrivain entretie-

nait et entretient encore avec les œuvres de sa bibliothèque. La relecture suppose la conscience du temps écoulé, elle permet d'éprouver de façon presque physique le passage des années. Cela se voit aussi dans le souci de comparer telle et telle œuvre du même auteur. Il est rare de voir André Major s'intéresser à un seul titre d'un auteur – des aventures d'un soir. En général, c'est presque toujours de toute l'œuvre qu'il s'empare, comme s'il voulait chaque fois dépasser l'instantané pour suivre le film complet d'une écriture, d'un être.

Le carnetiste est lui-même obsédé par le temps qui passe, et se présente souvent en décalage par rapport à lui-même. On le voit réviser des notes rédigées dix ou vingt ans plus tôt et prendre conscience peu à peu que le « je » qui écrit ne correspond qu'en partie à celui qu'il est devenu. « Relire les notes datées d'il y a plus d'une décennie, c'est se retrouver devant quelqu'un qu'on s'étonne de reconnaître, comme si l'on avait espéré voir une sorte de négatif en regard duquel on se jugerait un peu amélioré, tout de même... » Dans ses plus récents carnets, il se permet de plus en plus d'intervenir en ajoutant (en italiques, pour que le lecteur soit témoin de ses interventions superposées) des remarques sur tel ou tel individu, souvent pour indiquer que ce dernier est décédé et pour lui rendre un dernier hommage, comme il le fait pour le philosophe Clément Rosset, pour l'écrivaine Suzanne Robert ou pour le critique Gilles Marcotte.

Cet infatigable relecteur a un goût très sûr (et parfois impitoyable, notamment à propos de la littérature québécoise des années 1960). Sa bibliothèque ne ressemble à rien de scolaire et lui-même ne cherche pas à briller par sa lecture, mais il n'évoque jamais un titre sans expliquer pourquoi il en parle, pourquoi cette

œuvre en particulier résonne chez lui, comme deux consciences unies par le même désir d'intimité. Parmi ces rencontres, celle de l'écrivain suisse Robert Walser est l'occasion de revenir sur la figure de l'artiste qui n'est plus de son temps, et qui le sait. L'idée de ne plus être de son temps hante l'œuvre récente d'André Major – tantôt sous la forme d'une revendication, tantôt avec fatalité. Ce n'est pas une plainte banale, liée à l'âge, même si ce facteur compte évidemment. C'est plutôt qu'en cette ère dite « contemporaine », rien n'est plus grave que de se sentir extérieur au temps commun. Nous ne sommes plus en régime moderne, où s'affrontaient d'un côté le nouveau, le jeune, l'original, et de l'autre l'ancien, le mûr, le traditionnel ; le contemporain accueille tout en principe, y compris le *vintage*, l'usé, le folklorique, etc. C'est justement cela, le drame : si ce pluralisme n'exclut rien, comment se fait-il qu'un écrivain s'en sente malgré tout exclu ? Comment ne pas conclure que c'est lui le fautif, et non l'époque, qui n'en a que pour l'ouverture, l'éclectisme ? Mais en même temps, comment ne pas voir dans son écriture furieusement modérée une forme d'accusation contre la mollesse contemporaine ? Kafka, note le carnetiste en citant Elias Canetti, se faisait petit pour creuser « l'écart entre lui et le plus fort, en devenant toujours plus petit par rapport à ce qui est fort ». C'est en ce sens qu'on peut comprendre André Major lorsqu'il affirme : « Mon ambition est de devenir un écrivain amateur. »

Tout l'intéresse – c'est en tout cas l'impression, peut-être illusoire, que donnent des carnets soigneusement élagués, resserrés. Pas une note n'exprime l'ennui, et le carnetiste s'est juré de ne plus trop s'attarder aux sujets qui jadis le faisaient enrager (la bêtise politique, la mauvaise qualité du français, entre autres). Il réfléchit plutôt à la vieillesse, en citant à nouveau Robert Walser, qui est la référence la plus frappante dans ce nouveau recueil de carnets : « Il se défend contre la prédominance

de l'exceptionnel, du singulier. La soif inquiète de l'autre sexe s'est apaisée et l'on n'aspire plus qu'au réconfort de la nature et aux beautés qui sont accessibles à quiconque les désire. » Les carnets d'André Major font sans cesse alterner les notes sur des œuvres d'art (littéraires surtout, mais aussi quelques films, quelques tableaux) et des observations sur les arbres, sur les oiseaux, sur ses petits-enfants, sur les champignons, sur les plats qu'il cuisine, sur le plancher ou le petit meuble qu'il construit de ses propres mains, ou encore sur des souvenirs, des pensées, etc. Ce sont des micronotes, des choses minuscules qui témoignent d'une seule et même disposition d'esprit fondamentalement littéraire, d'une constante attention à soi, à la matière du monde et au langage.

Le mot n'est guère à la mode, mais on ne peut faire autrement que de trouver dans cette vie retraitée une véritable sagesse. Tout en ne parlant que de lui-même, André Major applique la leçon empruntée à Katherine Mansfield : « Il faut s'entraîner à *l'oubli* de soi-même. » L'effacement n'a rien d'un sacrifice, et a même un charme paradoxal. « Plus les années passent, plus on devient fantomatique. Je ne ferai rien pour échapper à ce lent, mais inévitable effacement, que je ne suis évidemment pas le seul à connaître. Quelques-uns, pourtant, se maintiennent à flot. On ne me croira sans doute pas, mais je n'arrive pas à les envier. Je me sens trop bien dans la peau d'un quidam semblable à n'importe quel inconnu que je croiserais distraitemment dans la cohue d'un grand magasin ou d'une station de métro. » On le croit. ■

LES PIEDS SUR TERRE

André Major
Boréal, coll. « Papiers collés », 2020,
261 p.